

École Pratique des Hautes Études, 5^e Section

Doctorat

Caroline Boucher

LA MISE EN SCÈNE DE LA VULGARISATION.

Les traductions d'autorités en langue vulgaire

aux XIII^e et XIV^e siècles

Thèse de doctorat dirigée par Gilbert Dahan

Soutenance le 28 septembre 2005

Jury :

Mr Henri Bresc

Mme Joëlle Ducos

Mme Geneviève Hasenohr

Mr Alastair Minnis

Mr Bruno Roy

Mme Marie-Hélène Tesnière

Positions de thèse

Introduction

Cette thèse a pour objet le mouvement de traduction qui a vu, aux XIII^e et XIV^e siècles, la vulgarisation des textes de savoir. La fin du moyen âge voit de fait se multiplier les traductions des textes des écoles et des universités, en français comme dans les autres langues vulgaires, pourtant associées traditionnellement aux laïcs et aux illettrés. Ces traductions forment un ensemble cohérent qui s'articule autour des grandes *autorités* médiévales, comme elles partagent les mêmes *topoi* sur la vulgarisation du savoir ; elles représentent à ce titre un mouvement distinctif dans l'histoire des traductions qui mérite d'être étudié en tant que tel. Ce travail discute en ce sens du choix des textes traduits, du travail des traducteurs et de leur manière de penser la traduction, de la diffusion publique des traductions au moyen de la dédicace, des lecteurs propres à s'y intéresser et, enfin, des intentions des traducteurs et des enjeux posés par leurs travaux. Cette thèse entend donc montrer d'abord et avant tout ce que signifiait traduire à la fin du moyen âge et cherche ainsi à expliquer *pourquoi* les traducteurs ont entrepris de mettre en langue vulgaire les maîtres textes de la tradition latine. Elle s'organise conséquemment autour du rôle des traducteurs et de leur réflexion sur la vulgarisation du savoir, une approche en accord avec la présence même qu'occupent les traducteurs dans les textes qu'ils transmettent, s'immiscant explicitement dans le texte à traduire pour exposer aux lecteurs les propos de l'auteur et le savoir contenu par le texte.

Chapitre 1. Les traductions d'autorités en langue vulgaire

Le premier chapitre fournit un tableau d'ensemble du corpus des traductions des XIII^e

et XIV^e siècles, en utilisant pour critère la notion d'*auctoritas* et s'attachant à ce titre aux traductions les plus « savantes ». Ce chapitre présente ainsi les traductions sur la base de leur texte d'origine et adopte pour cadre la progression des études au moyen âge; il décrit les principales autorités des différentes disciplines du savoir médiéval qui ont été effectivement traduites dans les langues vernaculaires et discute plus généralement de la cohérence et de l'importance du mouvement des traductions d'autorités en langue vulgaire. Ce tableau permet de montrer la logique d'un mouvement de traduction qui s'attache aux textes de la philosophie et met en langue vulgaire, pour une part non négligeable de textes et d'auteurs, des lectures obligées sur les bancs de l'école et de l'université, des textes de l'enseignement élémentaire aux autorités de la faculté des arts et des facultés supérieures (droit, médecine, théologie). Ce que les traducteurs ont choisi d'écrire en langue vulgaire ne dépend cependant pas de ce seul critère et la description de cet ensemble amène à s'interroger sur la représentativité des traductions des textes de savoir ; la suite de ce chapitre considère ainsi d'*autres* genres qui n'entrent pas dans ce tableau et discute plus généralement de l'intérêt des traducteurs pour certains textes et certaines matières. En dépit des lacunes qu'il présente et des difficultés qu'il pose, ce parcours à travers les autorités médiévales montre bien l'importance des textes de savoir traduits en langue vulgaire à la fin du moyen âge. Il permet d'aller au-delà des circonstances les plus immédiates motivant les traductions, en donnant à voir un véritable *mouvement* de traduction dans les principales langues vernaculaires. Il suggère enfin « l'utilité » des textes traduits en langue vulgaire, comme les traducteurs se plaisent à qualifier leur travail, en permettant ainsi d'interpréter plus justement cette notion souvent évoquée dans l'historiographie pour parler des traductions.

Chapitre 2. Théorie et pratique de la traduction

Le second chapitre s'intéresse ensuite à la manière dont ces autorités ont été traduites dans les langues vernaculaires, en cherchant à définir ce que les traducteurs entendaient faire

en traduisant ces textes de savoir en langue vulgaire. Ce chapitre regarde ainsi la réflexion médiévale sur la traduction et, par le fait même, les *normes* qui gouvernent le travail des traducteurs. Sont considérées en ce sens les remarques des traducteurs sur ce qu'est traduire et comment traduire, examinant attentivement l'opposition entre la lettre et le sens, problème ancien et fondamental dans l'histoire de la traduction. Le souci des traducteurs de rendre la signification du texte dans la langue vulgaire constitue ici le fil directeur de l'argument, montrant comment les traducteurs s'inscrivent dans la continuité de la réflexion scolastique sur la traduction tout en se distinguant nettement des traducteurs latins qui les ont précédés. Deux aspects de la traduction des textes de savoir en vernaculaire reçoivent à ce titre une attention particulière : le souci de rendre la terminologie latine et la difficulté posée par la brièveté du latin. La présence *explicite* ou la « voix » des traducteurs au sein même des textes qu'ils traduisent est alors discutée plus en détail, en montrant comment le traducteur s'impose sur le texte qu'il traduit et s'en fait proprement l'interprète, véritable médiateur entre l'auteur et le lecteur. La relation qui lie la traduction vernaculaire à la tradition médiévale du commentaire des *auctoritates* est ensuite examinée, en décrivant comment les traducteurs empruntent aux méthodes scolastiques et utilisent les stratégies d'interprétation du commentaire, des formes savantes d'*accessus ad auctores* pour introduire au texte à traduire jusqu'aux formes d'exposition du texte. Les traducteurs proposent de fait une lecture « savante » des autorités en langue vulgaire et pensent la traduction à l'aune du commentaire, modèle obligé dans l'enseignement et l'écriture du savoir au moyen âge. Ce chapitre, dans toutes les parties de son développement, suggère ainsi de considérer ces traductions comme des *commentaires* en langue vulgaire des autorités latines, où l'originalité n'est pas tant d'ajouter des éléments au texte sous la forme d'une glose ou de remarques éparses introduites sous l'autorité du traducteur, que de traduire l'entièreté du texte pour l'exposer en langue vulgaire.

Chapitre 3. Traductions, dédicaces et patronage

Si les premiers chapitres se sont intéressés aux choix des textes traduits et à la manière de traduire les autorités du savoir dans les langues vernaculaires, les troisième et quatrième chapitres abordent la question de savoir pour qui ont été traduits ces textes et qui lisait ces traductions, en prenant soin de distinguer les dédicataires auxquels les traducteurs présentaient bien souvent leur travail, des lecteurs intéressés plus généralement par ces traductions. Le troisième chapitre a pour objet les premiers de ces destinataires et regarde les négociations qui s'opèrent entre les traducteurs et leurs « patrons », telles que les dédicaces en font le récit. Ce chapitre examine les dédicaces des traducteurs, discutant d'abord de l'importance du mécénat ou « patronage » dans le mouvement des traductions vernaculaires et des différents lieux et milieux de traduction, s'attachant à définir la logique présidant à la dédicace d'une traduction. Une lecture attentive des dédicaces, prenant soin d'identifier les conventions propres à ce genre littéraire et les *topoi* que manient plus spécifiquement les traducteurs médiévaux, montre ensuite comment les traducteurs attribuent délibérément l'initiative de traduire à leur dédicataire, affirmant traduire à son *commandement* et sans *présomption*. Cette interprétation des dédicaces déplace par le fait même le centre d'attention des dédicataires aux traducteurs, en s'intéressant à la relation qui lie le traducteur à un protecteur et en s'interrogeant sur les motivations des traducteurs. Elle permet de remettre en cause la réalité des *commandes* des traductions et d'envisager plutôt le geste de dédicace soit comme une manière de promouvoir une carrière, soit encore comme une forme de « publication » des traductions. Le mécénat des *grands* apparaît alors, non comme l'origine du mouvement des traductions vernaculaires, mais bien comme le signe le plus manifeste de son importance dans la société médiévale.

Chapitre 4. Les traducteurs et leurs lecteurs.

Le quatrième chapitre s'intéresse en revanche aux véritables lecteurs des traductions, à l'intention desquels les traducteurs ont initialement mis ces textes en langue vulgaire. Plusieurs angles d'approche sont successivement adoptés pour mieux rassembler un large éventail d'indices sur le lectorat des traductions, question notoirement difficile. Une première approche consiste dans l'étude de la diffusion des traductions et des manuscrits qui les transmettent, en prenant soin de distinguer toutefois les traductions des textes d'histoire ou à caractère encyclopédique, généralement des plus diffusées, des traductions les plus « savantes », le plus souvent conservées par un petit nombre de manuscrits, voire par un témoin unique. L'examen des mentions de traductions dans les bibliothèques privées, à partir des inventaires anciens, mériterait un examen plus approfondi ; le cas des bibliothèques des officiers royaux en France, tel qu'étudié dans ce chapitre, montre tout à la fois l'intérêt et les limites de ces sources, laissant pourtant entrevoir la place, certes marginale, que les traductions pouvaient occuper au sein de ces bibliothèques. L'étude des manuscrits mêmes des traductions fournit alors un second angle d'approche. La présence importante du latin, notamment dans les manuscrits des traductions des *auctores* traditionnellement utilisés dans l'enseignement de la *grammatica*, tout comme la présentation savante du texte traduit, en particulier dans les manuscrits directement liés à l'étude et la pratique de l'astronomie et de l'astrologie, du droit et de la médecine, impliquent de fait des compétences particulières de leurs lecteurs. L'attention portée aux manuscrits les plus « savants » fournit également d'importants indices quant à de « petits » possesseurs, bourgeois ou professionnels, et déplace forcément l'argumentation traditionnelle sur le lectorat des traductions. Les remarques qu'adressent les traducteurs à leurs lecteurs viennent encore confirmer cette impression et ouvrent l'éventail des lectorats possibles. Une lecture attentive des propos des traducteurs montre en effet que les traducteurs envisageaient un lectorat beaucoup plus savant que les

topos des lecteurs laïcs *illitterati* ne le laisse imaginer. Les traductions montrent bien, à cet égard, les limites des catégories traditionnelles qui prévalaient encore à la fin du moyen âge pour penser la société des clercs et des laïcs, entre *litterati* (lettrés) et *illitterati* (illettrés), face à une réalité devenue autrement plus complexe où apparaissent, du moins sous la plume des traducteurs, des lecteurs au statut ambigu, des clercs moins lettrés aux laïcs les plus instruits, jusqu'aux élèves et aux étudiants. Ce chapitre peut donc conclure que les traductions ne se destinaient pas qu'aux laïcs qui ne savaient pas le latin, mais bien à un lectorat *pluriel*.

Chapitre 5. La vulgarisation du savoir.

Le dernier chapitre traite enfin de la réflexion des traducteurs sur la vulgarisation du savoir et des difficultés que pose plus généralement la diffusion des autorités en langue vulgaire. Cette partie revient volontairement sur différents aspects jusqu'ici traités isolément — le choix des textes traduits, la manière de penser la traduction, le geste de dédicace et le lectorat pluriel des traductions — pour considérer le débat public que ce mouvement de traduction devait susciter dans la société médiévale. Il s'agit à ce titre d'un chapitre de conclusion. Sont étudiés dans cette perspective deux des arguments les plus fréquemment avancés par les traducteurs en faveur de la traduction, les traducteurs invoquant tour à tour l'universalité du désir de savoir (citant les premiers mots de la *Métaphysique* d'Aristote à l'appui) et la diversité historique des langues, savantes et vulgaires, pour mieux justifier leur travail de vulgarisation. Les traducteurs choisissent encore d'omettre ou d'ajouter certaines matières et ainsi d'adapter le savoir des autorités latines aux publics vernaculaires, et ce chapitre s'intéresse alors aux remarques des traducteurs signalant et justifiant ces modifications. Les traducteurs introduisent et prolongent de fait par leurs commentaires les débats scolastiques, portant ainsi sur la sphère publique des questions jusque là confinées au monde universitaire. Les choix des traducteurs dépendent pour une part des compétences doctrinales des traducteurs, mais doivent être considérés aussi dans la perspective de ce qui

peut ou ne peut pas être exposé *publiquement* en langue vulgaire, la vulgarisation du savoir offrant une « résonance » publique aux discussions savantes et conférant par le fait un caractère polémique à certaines interprétations. Ce chapitre insiste ainsi sur le caractère *public* des traductions vernaculaires des XIII^e et XIV^e siècles et suggère de voir dans la traduction une nouvelle forme d'exposition des textes de savoir susceptible de porter la « voix » des traducteurs au sein de la sphère publique. Les traducteurs de la fin du moyen âge exercent de fait un travail de vulgarisation qui permet d'*ouvrir* la diffusion des autorités du savoir et la réflexion qui s'est développée autour de ces textes, au-delà des institutions d'enseignement et ainsi du cercle « privé » des maîtres et des étudiants. La toute dernière partie revient en ce sens sur la figure *publique* du traducteur à la fin du moyen âge ; elle rejoint les réflexions contemporaines sur la traduction pour mettre en avant le rôle de traducteurs, qui, loin de « déplacer » simplement des textes d'un public à autre, participent à la création d'un espace intermédiaire entre les langues et les cultures qu'elles représentent.

Annexes

Une trentaine de traductions en français, formant le noyau principal sur lequel cette thèse s'appuie, sont présentées dans la partie « Prologues, additions, épilogues de traducteurs » ; plusieurs extraits de ces traductions sont proposés, donnant à lire concrètement ces textes et permettant ainsi au lecteur d'accéder aisément à une documentation en grande partie inédite. Deux tableaux viennent compléter ce travail : une chronologie (par traducteur) des traductions en français, qui fournit la liste de l'ensemble des textes évoqués, et une comparaison schématique des traductions d'autorités dans les principales langues vernaculaires, destinée à compléter la discussion du premier chapitre.